



# Petit Courrier des Dames,

*Journal des Modes.*

## MODES.

LES étoffes d'été commencent à paraître dans les principaux magasins de Paris. Auprès des tissus d'hiver, se déploient maintenant les mousselines et jaconas à dessins nouveaux. Notre premier Numéro commencera aussi à indiquer les modes de ce genre, et satisfera les demandes qui nous viennent déjà de toutes parts, relativement aux fantaisies qui seront adoptées pour Longchamp.

TOILETTES DE PROMENADES. — Voici des journées superbes qui ont fait disparaître tout-à-coup pelisses et manteaux. Presque toutes les femmes sortent enveloppées d'un immense cachemire, un boa autour du cou, et très-souvent le manchon.

— On continue à voir beaucoup de robes en velours montantes, mais le satin et la moire vont avoir la majorité jusqu'aux robes d'été.

ÉTOFFES. — On peut présager que les gros de Naples à petits carreaux seront beaucoup portés ce printemps, car il s'en voit en quantité dans tous les magasins. Ils ont des carreaux de toute dimension; les plus petits sont les plus nombreux.

— Le chaly aussi reparait avec de nouveaux dessins appropriés à la saison. Décidément cette étoffe a pris un règne indéfini dans nos modes.

— Il se fait aussi des gros de Naples, brochés en petites colonnes, qui sont très-élégans. Nous en avons remarqués ayant des guirlandes de feuillages verts sur fond gris tendre, qui étaient très-jolis.

TOILETTES DE BAL. — En attendant tout cela, on s'occupe encore des robes de bal, parce qu'on danse encore beaucoup. Les fleurs ornent ces robes dans tous les genres que nous avons indiqués. Le jupon relevé sur un côté par une seule rose. Des rubans tombant de la ceinture jusqu'aux genoux, où ils sont arrêtés par des bouquets; trois bouquets posés séparément et horizontalement depuis le genou jusqu'au bas de la robe, telles sont les dispositions les plus générales.

COIFFURES. — Les coiffures se simplifient à mesure que l'hiver avance; celles que nous reproduirons, en attendant Longchamp, seront d'un genre à être adopté dans toutes les fêtes de l'été.

— On porte toujours beaucoup les cheveux lisses sur le front. On les traverse par des rangs de perles, des chaînes d'or, qui viennent tourner autour de la tresse qui forme le chou par-derrière.

CHAUSSURES. — Les brodequins se portent toujours aux promenades et dans les visites. Les souliers restent sans rosettes, comme depuis deux ans; les pantoufles se garnissent souvent d'une *faveur* pelissée à petits plis.

— Les bas se font d'une telle finesse qu'il est impossible de les porter sans roses dessous. Ceux en soie sont aussi clairs que la blonde.

NOUVEAUTÉS. — M. Amable Nicolle, qui chaque année se distingue par quelque heureuse invention au commencement de l'été, vient aujourd'hui d'offrir un *tissu glacé* qui sera parfait pour les chapeaux de promenade, en ce qu'il est à l'abri de toute atteinte de pluie comme de soleil. Ce tissu, qui prend toutes les nuances à la mode, a un reflet argenté qui adoucit les teintes et les rend très-avantageuses à la physionomie. On sait aussi quelle perfection et quel choix nombreux



Nicolle offre dans l'assortiment des pailles-riz de Suisse et d'Italie, qui lui ont acquis depuis long-tems une si avantageuse réputation.

M. NARDIN. — Il est de ces noms qui possèdent une réputation qui rend inutile toute indication de *changement de domicile*, tant il est certain que le goût et la nécessité sauront les trouver partout. De ce nombre est M. Nardin, qui, en allant s'établir *rue des Martyrs*, n° 45, a bientôt été découvert par toutes les personnes qui voulaient en appeler à l'un des premiers coiffeurs de Paris. Aussi nous sommes-nous peu empressés jusqu'ici à donner sa nouvelle adresse. Nous l'indiquons aujourd'hui en citant les noms des coiffeurs étrangers qui ont eu le plus de succès dans les salons de M. Nardin, et qui ont apporté dans leur exécution, un goût et un talent dignes de leur modèle, et de la confiance des dames qui ont recours à leur art.

MM. CORNELIUS, à *Strasbourg*.

NAVA, à *Turin*.

VERDIER J<sup>e</sup>, à *St.-Petersbourg*.

BERLE, à *Lyon*.

COLLIAUX, à *Rennes*.

ROBSON, à *Namur*.

DODÉ, à *Caen*.

MM. BELLISLE, à *Saint-Lô*.

LAURENT, à *Troyes*.

GODART fils, *id.*

BAUDOUX, *id.*

ESTOT, à *Metz*.

THÉODORE, à *Versailles*.

JOLY, à *Reims*.

AMEUBLEMENT. — Un des plus jolis boudoirs de Paris vient d'être tendu en moire bleu-de-ciel, avec une colonnade formée par de gros câbles d'argent. Les rideaux en moire blanche diaphane sont bordés d'un très-large galon bleu brodé en argent. Le tapis bleu à rosace blanche; autour un divan en moire bleue, dont chaque coussin bordé d'un double galon d'argent; au milieu une petite table en marbre blanc, ayant de riches dessins incrustés en lapis. La cheminée en marbre blanc, et la pendule ainsi que les vases en lapis, enrichis de reliefs d'argent. Une lampe en lapis soutenue par des chaînes d'argent, est suspendue au milieu du plafond, également tendu en moire bleue, et câbles d'argent réunis tous au milieu et se séparant vers le bord.

## Une Prédiction

DU DOCTEUR GALL.

« Vous vous rangez donc à l'opinion générale, docteur? vous trouvez la princesse de C... admirable?

— Accomplie.

— La croyez-vous propre à suivre une intrigue politique?

— Il y a de la finesse dans son regard et dans l'expression de son visage; mais elle manque de fermeté, d'esprit, de conduite.

— Que pensez-vous de ce brillant comte de Pehf...? Arrivé à la cour seulement depuis quinze jours, déjà toutes nos femmes en raffolent. Il est rare de trouver autant de grâce, de noblesse, réunies à plus de savoir et de profondeur. L'empereur veut le marier et l'attacher à la cour. Je lui prédis de hautes destinées.

— Je n'ai fait que l'entrevoir. Il a pour lui tous les avantages extérieurs; mais....

— N'allez pas lui faire, à la hâte, l'application de votre système.

— Mon jugement ne se fonde que sur l'observation; et, jusqu'ici, je ne l'ai point examiné assez attentivement pour me prononcer sur lui; mais une belle enveloppe n'est pas toujours l'indice de bonnes et éminentes qualités.

— Pour celui-là, je le livre à votre examen. Analysez ses traits; tâchez et retâchez ses protubérances osseuses, comme vous dites, et je suis certain que vous resterez avec moi convaincu que jamais plus belle ame n'a été logée dans un plus beau corps.

— Peut-être. »

Cette conversation avait lieu au milieu d'un bal magnifique, donné à Vienne par le prince de Metternich. Là se trouvait rassemblé ce que la



Bo  
Coiffe  
Mr. Ca  
de l'Op  
St. Jacques





Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra  
 Coiffure Exécutée par M.º Nardin rue des Martyrs N.º 43. Ornée d'une plume des M.ºs de  
 M.º Cartier Boulevard des Italiens N.º 2 et Pierres des M.ºs de M.º Bourguignon passage  
 de l'Opéra. Robe en Crêpe et application de Velours des M.ºs de M.º Armand rue de Clotie  
 5.º Jacques N.º 20. Echarpe en blonde des M.ºs de M.º Viardot rue de Choiseul N.º 2 1.º





cour d'Autriche pouvait offrir de plus illustre et de plus distingué, soit par le rang, soit par la fortune. Tous les ambassadeurs des puissances européennes, tous les grands-officiers de la couronne, couverts de riches broderies, de rubans, de plaques enrichies de diamans; un essaim de femmes charmantes, belles de jeunesse, de grâces, étincelantes de pierreries, et vêtues avec la plus grande élégance. Dans cette foule de hauts personnages, on distinguait principalement la belle P. de S..., née princesse de C..., par laquelle Metternich espérait conquérir la bienveillance et la faveur particulière de l'empereur Alexandre; et, plus qu'elle, le jeune comte de Pehf..., dont le haut rang, le brillant extérieur et les qualités aimables, avaient su en peu de jours captiver toute la haute société de Vienne. Le comte quittait une belle terre, située au fond de la Bohême, et paraissait pour la première fois à la cour de François, à qui il venait rendre hommage, comme à son suzerain. Metternich avait déjà jeté ses vues sur lui.

Le premier des interlocuteurs était un homme d'une quarantaine d'années dont l'extérieur efféminé n'en était pas moins rempli de grâces. Un front large, un nez bien fait, de grands yeux bleus, une bouche agréable, sur laquelle le sourire arrivait toujours à son commandement, composaient sa figure. Sans recourir aux ressources communes, il avait de l'aisance et de l'amabilité. Maître de lui en toutes circonstances, il savait participer à la dissipation et aux folies des grands, mais toujours avec la pensée d'en profiter. Le second, quoique âgé de plus de cinquante ans, avait toute la vigueur et l'assurance d'un jeune homme. Son front, déjà chauve, était haut et ouvert; ses traits positifs et distingués annonçaient l'habitude de la méditation et de l'observation. Celui-ci était le célèbre docteur Gall, l'illustre physiologiste; l'autre, le prince de Metternich, premier ministre de l'empereur d'Autriche.

Selon son habitude, le prince s'était retiré, du milieu de la fête, dans la solitude de son cabinet pour se livrer pendant quelques instans à ses travaux. Gall, resté seul, et frappé de l'engouement que Metternich montrait, ainsi que toute la cour, pour le jeune comte de Pehf..., chercha à l'observer de son attention pénétrante et de son regard incisif, pendant tout le reste de la soirée.

Comme le comte de Pehf... achevait une hongroise, qu'il avait dansée avec la séduisante princesse de Schw....., et pendant laquelle la foule s'était pressée autour de lui pour admirer sa grâce, sa légèreté et l'élégance de ses manières; le prince, qui était rentré dans la salle



et se trouvait placé derrière le docteur Gall, lui frappa légèrement sur l'épaule :

« Eh bien ! lui dit-il, l'avez-vous bien examiné ; avez-vous à présent l'assurance que le comte est une créature parfaite ? »

Sans lui répondre, Gall entraîna le prince hors du cercle, et quand ils furent seuls : « Votre parfaite créature, prince, n'est qu'un profond scélérat.

— Par Sainte-Marie ! docteur, reprit le prince en riant, vous vous moquez, ou votre système plus que jamais m'est démontré faux.

— Vous n'écouteriez pas les motifs qui foudrent ce jugement ; mais attendons. Le tems nous apprendra lequel de vous ou de moi s'est trompé... »

Quelques années plus tard, un crime horrible, inoui, vint épouvanter l'Allemagne. Le coupable, traduit devant la haute cour de justice, fut condamné à être dégradé de tous ses titres et dignités, et à être ensuite décapité : la sentence fut exécutée.

Le criminel était le brillant comte de Pehf....

Deux mois après le bal donné par le prince de Metternich, et où nous avons trouvé le comte de Pehf..., ce jeune seigneur avait épousé l'héritière d'une des plus riches et des plus illustres maisons de la Haute-Hongrie. Jeune et belle, elle n'avait fait que paraître à la cour, et bientôt l'empereur avait disposé d'elle, de son plein consentement il est vrai ; car elle n'avait pu voir le comte sans ressentir pour lui ce que presque toutes les femmes éprouvaient à sa vue. Aussitôt après son mariage, le comte s'était retiré dans une terre éloignée, voulant, disait-il, jouir sans contrainte du bonheur qu'il trouvait dans son nouvel état. Les trois premières années de ce mariage furent heureuses : des enfans en avaient accru le charme. Seulement le comte vivait dans une retraite complète ; ne visitait ni parens, ni amis, et ne recevait aucune visite dans l'intérieur de son château. Sa femme, sans avoir à se plaindre de lui, le trouvait froid, réservé et sévère ; souvent un voile sombre obscurcissait son front. Quoique jamais il n'eût dit un mot rude, ni frappé un de ses vassaux, on s'éloignait, on tremblait même à son aspect. Il n'avait qu'un plaisir, c'était la chasse ; dans toutes les saisons de l'année, il s'y livrait avec une ardeur toujours égale et infatigable. D'ordinaire il cherchait la bête fauve, et, autant que possible, celle dont la poursuite présentait quelques périls. Il n'était pas content lorsque l'animal était tué sur le coup ; il voulait qu'il ne fût que *démonté* ; il se plai-



sait alors à le livrer à la fureur des chiens, et à calculer la durée de son agonie. Seulement lorsque la lutte était longue, le râle prolongé et retentissant, un rire singulier venait dérider son front, et le disposait à la bienveillance en faveur de ceux qui l'accompagnaient. Si la journée ne lui avait pas fourni un de ces spectacles, il faisait ouvrir un combat, devant lui, par ses chiens, et ne laissait interrompre qu'autant que l'un d'eux avait succombé. S'il arrivait que quelques-uns voulussent fuir l'arène, il les tuait impitoyablement sur la place. Ces bizarreries, toutefois, ne paraissaient pas plus étranges que celles de tant d'autres nobles Hongrois, vivant sur leurs terres, et qui se tenaient toujours éloignés de la cour. Le comte était d'ailleurs libéral et même magnifique pour tous ceux qui l'approchaient.

Depuis deux ou trois mois, il avait attaché un chirurgien à sa maison, parce qu'il voulait que nul être à l'avenir, étranger au service du château, n'y pénétrât. Ce chirurgien était largement rétribué, et n'avait d'autre soin que celui de veiller à la santé des habitans du manoir; mais il lui avait été recommandé par le comte de communiquer le moins possible avec les personnes de l'extérieur, et surtout d'observer une discrétion absolue sur tous les faits, quelque minimes qu'ils fussent, qui pourraient se passer dans l'intérieur.

( La suite au Numéro prochain.)

## ALBUM.

*La Sylphide* est l'objet d'une admiration croissante ; ce ballet, avec ses jolis costumes , ses groupes aériens et gracieux , son admirable diorama , attirerait tout Paris à l'Opéra, si déjà il ne s'y était donné rendez-vous d'habitude.

M<sup>lle</sup> Taglioni est ravissante au-delà de toute expression dans le rôle de la Sylphide. C'est vraiment un double emploi que de lui avoir donné des ailes : légère, coquette, vive et toujours gracieuse, c'est une Sylphide qui voltige, une Sylphide qui fuit et agace, une Sylphide qui souffre et qui meurt. Don Juan d'Autriche, dit un journal, qui partit exprès en poste de Bruxelles et vint incognito à Paris pour voir danser Marguerite de Valois, eût accouru de Tunis pour voir la danse de la Sylphide.

— M<sup>lle</sup> Léontine Fay, qui devait jouer au Théâtre-Français à Londres, a fait signifier, par huissier, au directeur de ce théâtre, que le cas de *choléra-morbus* n'étant point prévu par son engagement, elle regardait son traité comme nul.

Cet acte de prudence n'est rien auprès de ce qu'on raconte des précautions du marquis de Stratford, contre la terrible épidémie. Il est défendu à ses gens de communiquer avec le peuple et de franchir l'enceinte du parc. Ses cuisiniers parcourent les marchés en voiture. En rentrant à l'hôtel, ils sont soumis à une quarantaine de deux heures, pendant lesquelles on les enveloppe dans d'épaisses vapeurs. Les facteurs et les porteurs de journaux doivent jeter les gazettes et les lettres par-dessus les murs du jardin.

— Nous ne pouvons que recommander aux dames jalouses d'une chaussure qui réunisse l'élégance à la solidité, la maison JORAS, *boulevard Saint-Denis*, n° 5, à l'enseigne de LA VILLE DE GENÈVE. Cette Maison continue de justifier l'ancienne réputation qu'elle s'est justement acquise sous ces rapports.

*A ce Numéro est jointe la planche 876.*

---

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription, pour un trimestre. Paris, 9 fr.—Départemens, 9 fr. 50, — Etranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, *Boulevard des Italiens*, n° 2, L., et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés *franc de port*.

---

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.